

Philippe Nassif

LA LUTTE INITIALE

Quitter
l'empire
du
nihilisme

DENOËL

Extrait de la publication

La Lutte initiale

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

Bienvenue dans un monde inutile, 2002
Pop philosophie. Entretiens avec Mehdi Belhaj Kacem, 2005

Philippe Nassif

La Lutte initiale

Quitter l'empire du nihilisme

DENOËL

Ouvrage édité sous la direction
de Charles Pépin

© *Éditions Denoël, 2011*

*À ma fille Léonore,
à l'avenir*

Introduction

Serait-il possible d'échapper à la dépressive ironie contemporaine ?

Nous vivons, paraît-il, en une sombre époque. Tel est en tout cas le diagnostic que notre société porte sur elle-même. Et qui se révèle de prime abord difficile à contredire.

Que nous serinent en effet la litanie des protestations politiques et les alarmants constats psychanalytiques ? Le bourdonnement des dîners en ville et des *comments* Internet ? L'humeur des éditorialistes en vue, des artistes qu'on s'arrache et des romanciers primés ? Que l'Europe est le lieu d'un effondrement de la vie partagée. Que notre XXI^e siècle signe l'avènement d'une impuissance à exister. Qu'engoncés dans nos intérêts égoïstes et nos techniques prédatrices, nous livrons la planète à un grand saccage. Qu'emportés dans le tourbillon abêtissant de l'image et de la marchandise, nous assistons à l'évanouissement d'un horizon commun, à l'aggravation du mauvais partage des richesses, à l'exacerbation des tempéraments fanatiques.

Nous savons tout cela. Nous le savons par cœur. Nous connaissons même nombre de remèdes politiques qui, idéalement, pourraient contenir cet obscurantisme marchand qui ronge nos âmes et rapetisse notre liberté à être.

Et pourtant rien ne se passe. Aucun mot d'ordre révolutionnaire. Peu de mouvements populaires. Pas de principe politique partagé. Rien, ou presque, n'advient sinon ce mélange d'hystérie, de mollesse et d'ironie qui, désormais devenu banal, nous tient lieu d'indignation.

Telle est l'énigme au départ de cette enquête : *il y a un tragique hiatus entre notre sentiment de la catastrophe et notre pros-*

tration excitée. Il y a une distance scandaleuse entre les possibilités que nous réserve *l'inédite société du luxe* — l'eau chaude et une chambre à soi, la profusion des techniques et la liberté d'expression, beaucoup de temps libre et un savoir quasi universel mis à portée de clics Internet — et le sentiment de dépression qui aujourd'hui la plombe.

L'apparent paradoxe s'éclaire pourtant à la lumière d'une hypothèse qui ne cessera de nous guider : et si, en deçà des discours, il y avait une mauvaise jouissance qui nous empêche et nous immobilise ? Et si, par-delà notre volonté consciente, il y avait les pulsions inconscientes qui nous tyrannisent ? Et si, comme nous le comprenons chaque jour un peu plus, il y avait un indubitable confort à se claquemurer dans sa peur, son cynisme et sa paresse ? Tel est notre constat premier : *tout se passe comme si nous avions intérêt à promouvoir l'humeur nihiliste des temps présents*. Elle est après tout bien commode : elle nous autorise à nous abîmer dans un vertige de réflexions théoriques toutes plus intéressantes les unes que les autres, et surtout nous évite d'avoir à passer à l'action pratique.

Bien loin pourtant l'idée de composer un pamphlet contre les mœurs replètes de nos contemporains. Les colères sont rarement saines. Elles sont d'abord la façon la plus torve de projeter sur notre prochain cette part d'ombre en nous que nous voudrions ignorer. Au contraire, cornaqués par l'unique présupposé *qu'une vie plus élevée est possible*, nous tenterons de jeter un regard neutre sur *la mécanique de la bêtise à laquelle tous nous participons plus ou moins* — et évidemment, tout est dans ce « plus ou moins ».

Et c'est ainsi que nous sommes amenés à enregistrer un basculement, encore discret, au creux de l'époque.

Peu à peu s'impose aux esprits l'idée que nous sommes complices de notre déréliction. De là, une conséquence que nombre de *happy few* ont déjà tirée : si nous n'avons pas les moyens d'une révolution politique, c'est que nous devons d'abord entreprendre une réforme de nos affects. *Il n'est pas encore temps de rêver à une lutte finale. L'urgence aujourd'hui a pour nom : la lutte initiale*.

Comment trouver la fermeté et l'élan quand la poussée de l'Histoire et la croyance en des dogmes divins se sont évaporées ? Qu'est-ce que le juste sens d'une vie alors que les totems et les

tabous qui emmenaient les sociétés et donnaient forme aux existences ont disparu de notre champ de vision ? Par quelles brèches pouvons-nous échapper à l'empire du nihilisme ? Autrement dit : *comment mettre à distance les petites jouissances qui nous dispersent afin de nous approcher de ce désir profond qui nous rassemble* ? Telles sont les questions qu'embrasse la lutte initiale et qui orientent notre enquête.

Sur ce chemin nous rencontrerons d'abord le pouvoir délétère et despotique de la *médiasphère*. Ce sera l'enjeu de la première partie du livre que de mettre en scène ce *plus chaud des monstres chauds* qui, réverbéré par mille écrans colorés, trône au centre de la société. Et qui débarrassé de la tradition mais animé par la mode ne nous ordonne plus qu'une seule chose : « Jouis ! » C'est ainsi qu'il encourage des existences qui tournent en rond, dénuées de sens, abandonnées à la prochaine petite jouissance. Voilà ce que nous voudrions faire entendre : la conscience malheureuse de la société vient d'abord de ce que son centre n'émet plus, ou si peu, de bonnes énergies. Mais si nous nous obligeons à en passer par cette critique du capitalisme nouveau — déjà largement formulée par les psychanalystes —, c'est pour mieux repérer là où en nous ça bloque. Et surtout pour montrer qu'à cette tendance directe répond désormais *une contre-tendance discrète*. Et pour cause : elle est cultivée loin des regards de la médiasphère. Elle n'est pas pour autant extérieure à la société du luxe. Disons qu'elle s'élançe à ses bords : *offshore*. Et participe ainsi pleinement à la géographie de notre époque.

Il y a en effet un côté obscur dédié aux jouissances calculées des mass media.

Mais la société du luxe abrite également en son sein *un côté éclairé*.

Un côté éclairé qu'anime le peuple éparpillé des *romantiques à yeux ouverts* : ces « grands joueurs » des temps présents. Il nous suffira donc de suivre pas à pas le chemin de trois héroïques éclaireurs de la société du luxe — le funambule Philippe Petit, l'écrivain Henry Bauchau, l'artiste Albert Palma — pour que s'ouvre à nous la méthode qu'emprunte la lutte initiale pour accéder à une juste attitude. Quelle méthode ? Elle en passe par *une version élargie de la voie des arts* et par l'émergence salutaire de *communautés offshore*.

Formulons donc l'idée principale qui soutient notre recherche :

il est aujourd'hui un *Grand Jeu* en train de naître et que certains ont déjà embrassé. Ce grand jeu vise le meilleur de l'époque et il est accessible à tous. Sa mise en consistance progressive nous permet de penser qu'un processus de civilisation, disons, plus généreux, pourrait bien finir par se remettre en route.

Quelles sont les lois de ce grand jeu ? Elles obéissent à ce que nous nommons un *matérialisme spirituel* et que nous tenterons de cerner à travers deux des savoirs les plus profonds sur le phénomène humain disponibles aujourd'hui : la psychanalyse selon Jacques Lacan et le tao selon Tchouang-tseu. Pourquoi ces deux-là ? Ils ont l'avantage sur d'autres — par exemple la métaphysique ou les neurosciences — de fonder leurs théories philosophiques sur une pratique thérapeutique. Et ils ne se contentent pas de se confronter à l'expérience : la psychanalyse et le tao nous proposent des méthodes d'entraînement à une vie plus juste. Ils nous permettent ainsi de penser l'entier spectre des exercices spirituels qui, dédiés à *l'exploration de notre part inconsciente et l'incarnation de notre part consciente*, s'épanouissent désormais aux quatre coins de la société du luxe. De là, nous pourrions alors reformuler à nouveaux frais les grands mots qui fâchent : par exemple *la spiritualité*, *l'héroïsme*, et même *l'initiation* — c'est ce que propose la dernière partie aux allures de *manifeste pour la vie nouvelle*.

Alors, je sais bien, mon propos n'échappera pas à une double critique. La première s'énonce, en gros, ainsi : « Vous n'avez pas honte de la ramener avec l'idée d'une dimension spirituelle de l'existence ? Vous voulez donc ouvrir la porte à la reconnaissance des sectes et aux pulsions fascistes ? » Quant à la seconde, elle se résume à peu près en un : « Qu'est-ce que cette insistance sur les laborieux exercices de vie pour accéder à une existence bonne ? Après tout, il suffit d'ouvrir ses chakras, non ? Et aussi d'apaiser son mental et de manger macrobiotique ! » Mais c'est bien là le pari sur lequel la lutte initiale s'établit : trouver une voie par-delà le nihilisme bonnard de la médiasphère et la pensée magique du new age.

Peut-être certains me reprocheront aussi de tant citer de philosophes ? Vrai : je dois principalement à Mehdi Belhaj Kacem, Peter Sloterdijk, Bernard Stiegler, Jean François Billeter, et quelques autres, de m'avoir permis de soutenir et articuler mes intuitions. J'aurais pu évidemment escamoter leurs noms afin de

rendre la lecture de cet essai plus fluide. Mais outre que le procédé n'est pas très honnête, il aurait été ici totalement contre-productif.

C'est que je voudrais au contraire mettre en relief un effet de convergence. Car les meilleurs esprits de notre époque regardent finalement dans une même direction. Ils dessinent ainsi *un nouveau sens commun*. Qui n'est ni réaction flippée contre le progrès des sociétés occidentales, ni acquiescement — de déprime et d'ironie mêlées — à leur décadence. Ce vers quoi les regards les plus acérés convergent, c'est au contraire la possibilité d'une nouvelle rupture dans le cours de l'Histoire : une conquête à venir dont les indices affleurent déjà du côté éclairé de la société du luxe. Et nous encourageant ainsi à ne pas nous contenter d'une vie à l'horizontale égayée par les chatoyants divertissements de la médiasphère.

LA MÉDIASPHÈRE :
LE PLUS CHAUD
DES MONSTRES
CHAUDS

Partie # 1

LA MORT DU POP

« Toute l'idée était d'être un groupe — une explosion au cœur des produits... À cette époque, si tu voulais faire passer une idée, tu voulais la faire passer en grand... »

Mark Stewart,
leader du Pop Group apparu en 1978

« Je suis étonné d'entendre faire le procès des médias : est-ce que vous croyez que c'est les professeurs de philosophie qui ont dénoncé les premiers le Goulag? C'est la télévision et c'est les médias! »

Bernard-Henri Lévy, 1979

« La mort peut vraiment ressembler à une star. »

Andy Warhol, 1981

Qu'est-ce que la pop culture ?

Nous sommes à New York en 1962 et Andy Warhol vient d'avoir une idée décisive. Une idée très simple et tout à fait géniale : de celles qui ne marquent pas seulement l'époque, mais enfoncent un coin dans la conscience historique des sociétés en y distribuant un avant et un après. Une idée qui énonce le *Zeitgeist* à venir. L'artiste pop a commencé sa carrière comme illustrateur pour la publicité et les magazines, ses couleurs préférées sont l'or et l'argent, et il a déjà conquis une petite cote grâce à ses impressionnantes reproductions de boîtes de soupe à la tomate Campbell's ou de capsules Pepsi Cola. Mais la reconnaissance de la scène artistique tarde à venir. C'est alors qu'il décide d'opérer un pas de plus en visant le cœur même de l'époque : le star-system. L'idée, la voici : traiter les plus sexy des célébrités hollywoodiennes de la même façon exactement qu'une boîte de Campbell's Soup. C'est ainsi que le portrait de Marilyn Monroe — décédée quelques jours plus tôt d'une overdose de somnifères après un dernier appel au secours lancé dans le combiné de son téléphone —, va commencer à être reproduit par Warhol et ses assistants à un rythme effréné — permis par la technique industrielle de la sérigraphie — avant d'être badigeonné de couleurs outrées — et évidemment brillantes. Suivront très vite : Elvis Presley, Liz Taylor ou Marlon Brando (Mao Tsé-toung devra attendre 1973). C'est un signal fort que Warhol envoie au monde. Les stars qu'il standardise et démultiplie sont comme délestées de leur humanité et deviennent : de vibrants produits

de consommation. À l'orée des 60's, Warhol a pris acte de la mutation des existences. Il a saisi les logiques intimes de la culture pop naissante qui, bientôt, imprégnera en totalité l'atmosphère de la sphère occidentale.

Car bien que ce visionnaire coiffé d'une perruque argentée n'ait pas lu Walter Benjamin¹, il a compris, et a su le faire savoir au monde, qu'à l'ère de la reproduction technique, les œuvres d'art sont condamnées à perdre leur aura séculaire. Mieux, il a deviné que cette aura, dont sont peu à peu dépouillés l'art et l'artiste, n'a pas pour autant disparu. Mais qu'elle a été captée par l'industrie médiatique naissante. Ce ne sont plus tant la peinture, la littérature ou le théâtre qui désormais intensifient la réalité des êtres, des choses et des événements. Ce sont les mass media : la télévision et les concerts de stade, les images publicitaires et les articles de magazine, le cinéma et la chronique de la vie des stars, les photographies de mode et les tubes du moment. *Car le centre de la société, désormais, n'est plus pulsée par l'esprit de la tradition, il est envahi par les images de la mediasphère*². Le label tend à remplacer la signature, le maelström manufacturé se substitue au savoir-faire manuel et le vieil art passe le relais aux nouvelles modes. Désormais nous vivrons parmi les marchandises allègres, pop et scintillantes de la société d'abondance. C'est-à-dire parmi les images. « La société du spectacle est le capital à un tel degré d'accumulation qu'il devient image² », énonce Guy Debord et il dit exactement la nature de la pop culture. Warhol confirme : « Je voudrais que l'on voie qu'il n'y a rien en dessous », suggère-t-il à propos de ses créations et d'abord de son propre personnage de star. Et il ajoutera plus tard avec une prescience sidérante : « Je voudrais qu'on soit des machines. » Ainsi parle le prophète de l'ère pop.

Oui. D'accord. Mais qu'est-ce que la pop culture ?

1. Philosophe allemand auteur de *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* (1935), considéré désormais comme un texte majeur de l'histoire de l'art.

2. Guy Debord, *La Société du spectacle* (Gallimard, 1992), publié initialement aux éditions Buchet-Chastel en 1967.

Arme de subversion massive

La pop culture, à l'évidence, est la fabrique — la « Factory », dira Warhol — de nos mythes contemporains. Une forge perpétuelle de mélodies accrocheuses, de slogans marchands et de célébrités glamour capable de capter spontanément — et à une échelle industrielle — les humeurs changeantes de la middle class occidentale. Mais pour en cerner plus précisément le fonctionnement, sans doute faut-il commencer par dire l'acte de naissance de la pop culture. Qui est aussi le baptême public de la télévision, du rock, et de l'adolescence. À savoir, lorsque, le 28 janvier 1956, Elvis Presley chante devant les caméras de CBS « Shake, Rattle and Roll » en imprimant à sa danse de souples coups de bassin que la chaîne de télévision américaine jugera obscènes. Et qu'elle censurera en cadrant au-dessus de la ceinture le charismatique rocker blanc qui mimétise ses idoles noires avec un entrain splendide.

C'est une déflagration, un événement originel, un ouragan psychique. Car aux quatre coins des États-Unis, les corps à peine pubères sont brusquement irisés d'une vibration électrique. Telle est *la pop culture* : le déploiement d'un corps adolescent jusque-là ignoré, refoulé, étroitement engoncé entre l'enfance et l'âge adulte. La mise en branle d'un corps jouissant. Là-dessus tous les anciens de la génération baby-boom s'accordent : avant que n'arrive le rock il n'y avait rien. Ou plutôt, il y avait un vide. Et voilà tout d'un coup que l'adolescence prend conscience d'elle-même et s'incarne par la découverte de ce rythme, ce bruit, cette frénésie qui s'accordent si bien à ses désirs sans limites et à ses vertigineuses angoisses. Désirs et angoisses jusque-là cultivés secrètement par l'underground romantique des sociétés occidentales — de Jean-Jacques Rousseau à la Beat Generation en passant par Novalis ou Charles Baudelaire, Walt Whitman ou André Breton. Et bien sûr l'adolescent Arthur Rimbaud, sorte de saint Jean-Baptiste des temps pop qui, bien avant de connaître ses *Illuminations*, confessait : « J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires; la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance,

opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs¹. » Goût des mélanges populaires et attirance pour les vertiges qui, par la grâce de la technique industrielle, de la musique électrifiée et des images télévisées trouvent brutalement un écho universel. Et vont désormais occuper l'avant-scène.

C'est un principe de subversion massif : la pop culture ne va pas tarder à saper les fondements de la société des pères et des traditions, la société où l'on quittait l'enfance pour s'installer directement dans l'âge adulte, la société des maîtres, donc, qui ne comprend pas encore, ou alors confusément, qu'elle a déjà connu son coup de grâce à l'issue de la Seconde Guerre mondiale : solution finale nazie, bombes atomiques américaines larguées sur Hiroshima et Nagasaki, collaboration française. Blessure mortelle dont témoigne avec colère Roger Nimier en ouverture de son roman, publié en 1950, *Le Hussard bleu* : « J'appartenais à cette génération heureuse qui aura eu vingt ans pour la fin du monde civilisé. On nous aura donné le plus beau cadeau de la terre : une époque où nos ennemis, qui sont presque toutes les grandes personnes, comptent pour du beurre. Votre confort, vos progrès, nous vous conseillons de les appliquer aux meilleurs systèmes d'enterrements collectifs. Je vous assure que vous en aurez grand besoin. Car, lentement, vous allez disparaître de cette terre, sans rien comprendre à ces fracas, à ces rumeurs, ni aux torches que nous agitions. »

On ne saurait être plus clair. Portée par le dégoût de l'ancien monde et par la séduction des images en mouvement, nourrie par la frénésie électrique de la musique rock et par la libération brutale du sexuel émoi adolescent, la pop culture prend son essor. Elle suscite un sentiment de liberté absolue et le désir de fête. Elle est empreinte d'innocence. « Da Doo Ron Ron », chantent les The Crystals orchestrés par Phil Spector. Au moins pour un temps. Car la sortie de l'eden pop survient vite : en 1961, en fait, lors du départ d'Elvis Presley pour la conscription. Qui fera dire à John Lennon : « Elvis Presley est mort le jour où il est parti à l'armée. » Les Beatles sont là qui prennent le relais. Lorsqu'ils débarquent aux États-Unis en 1964, rappelle le rock critic Greil Marcus, ils seront l'étincelle qui embrasera le campus universitaire de Berkeley, San Francisco, d'où va partir le Civil

1. Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer*, composé en 1873.

*Composition CMB Graphic
Achévé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 00 mars 2011.
Dépôt légal : mars 2011.
Numéro d'imprimeur : 0000.*

ISBN : 978-2-207-11103-1 / imprimé en France.

181862



La Lutte initiale

Philippe Nassif

Cette édition électronique du livre
La Lutte initiale de *Philippe Nassif*
a été réalisée le 04 avril 2011
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
imprimé par Floch
(ISBN : 9782207111031).

Code Sodis : N48839 - ISBN : 9782207111055
Numéro d'édition : 181862